

Se concentrer sur l'auteur, pas seulement sur la victime

Par Ingrid Van Langhendonck

La prise en charge des harceleurs reste cantonnée à la répression. Une mise à l'écart qui, si elle règle le problème de manière ponctuelle, ne soigne pas le groupe.

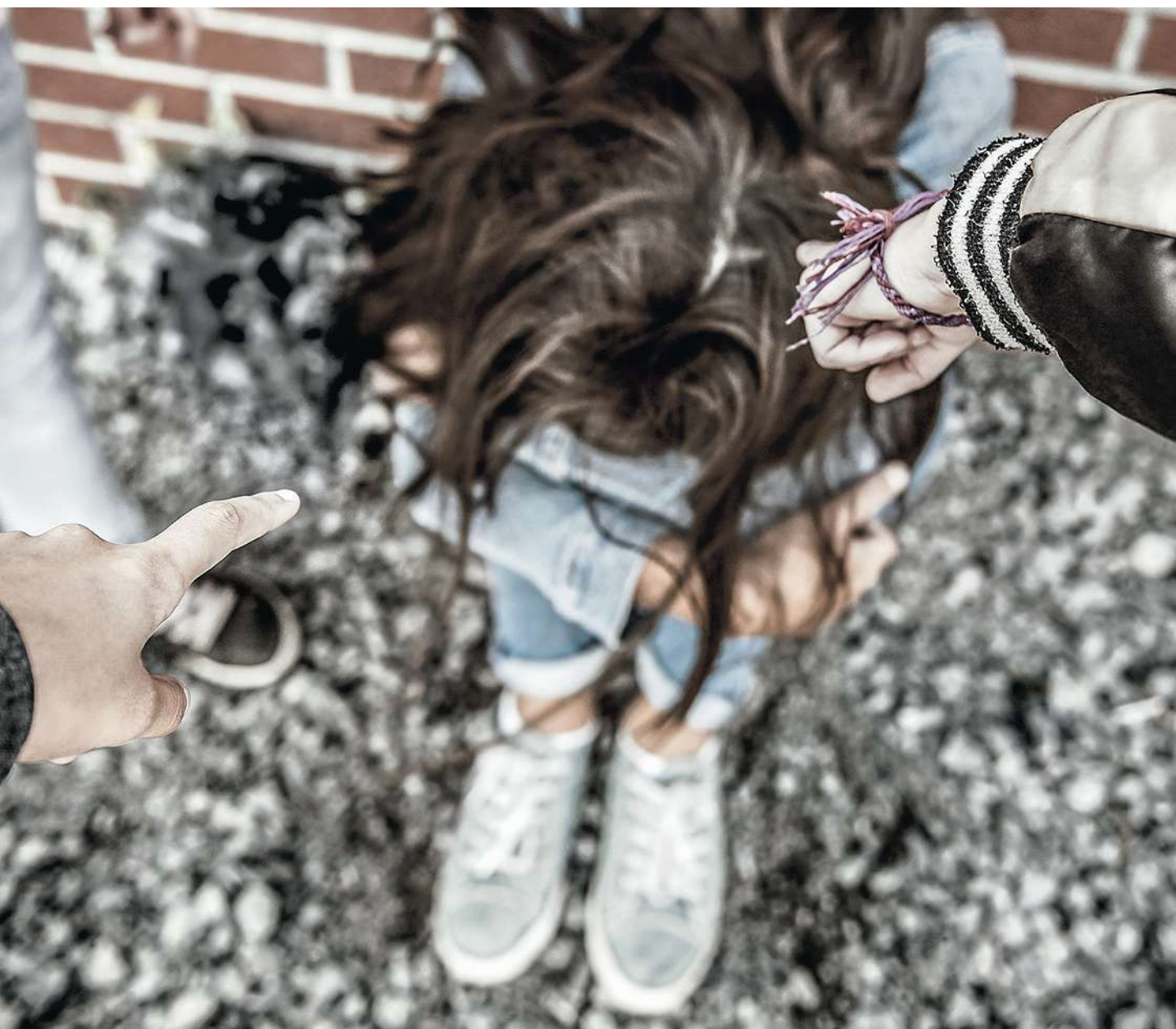
En novembre 2023, Gabriel Attal, alors Premier ministre français, confiait son passé d'élève harcelé sur le plateau de l'émission *Sept à huit*, sur TF1 : «J'avais à peine 15 ans. Un élève de l'établissement avait ouvert un site sur lequel il fallait mettre des commentaires sur le physique des élèves. A cette occasion, j'ai vécu un déferlement d'insultes et d'injures. Cela duré plusieurs mois et ce fut très violent.» Alors que la France prévoit, à l'époque, de consacrer 30 millions d'euros à la création de brigades antiharcèlement, l'ancien Premier ministre s'exprime avec émotion sur un phénomène longtemps négligé. «Si j'ai à ce point à cœur de m'engager sur le harcèlement scolaire, c'est peut-être parce que le fait d'avoir vécu des injures a forgé quelque chose, insiste-t-il, je veux faire passer le message qu'il y a une fin à la souffrance.»

La parole s'est aussi libérée parmi des personnalités dont on n'imaginait pas que leur parcours scolaire ait pu être autre chose que celui d'une star du lycée, populaire et entourée. Les actrices Jennifer Lawrence et Jessica Alba ou la chanteuse Lady Gaga ont ainsi révélé avoir subi brimades, insultes et moqueries lors de leurs années au collège, tandis que Tom Cruise a évoqué à plusieurs reprises avoir été brimé durant son enfance, notamment en raison de sa dyslexie.

Mais rares sont ceux qui admettront avoir été de l'autre côté, celui des maltraitants, des tyrans de cours de récré. De nombreux manuels pédagogiques proposés aux enseignants, comme celui de l'Observatoire du climat scolaire, fourni par la Fédération Wallonie-Bruxelles, décrivent le harceleur comme une personnalité indésirable, qu'il faut réduire au silence ou exclure du groupe, sans autre forme de procès. Dans une récente étude menée par l'assureur Axa sur le harcèlement scolaire, on observe que la prévention, les signes à surveiller, les médiations et outils à mettre en place, se concentrent exclusivement sur les victimes. Ces démarches sont évidemment



«Si ces jeunes sont effectivement en souffrance, cela ne sera pas perçu, ni retenu.»



GETTY

indispensables, mais la prise en charge des auteurs reste cantonnée à la répression des mauvais comportements. Une mise à l'écart qui, si elle règle le problème de manière ponctuelle, ne soigne pas le groupe. Or, entre ceux qui maltraitent et ceux qui en rient, ceux qui désapprouvent mais laissent faire et les enseignants ou managers qui refusent d'intervenir, se cache souvent un dysfonctionnement du groupe, pas seulement des individus.

Un gamin comme les autres

C'est du moins une idée défendue par Benoît Galand, professeur en sciences de l'éducation à l'UCLouvain: «Une idée

assez répandue voudrait que les harceleurs sont dans tous les cas des jeunes à problèmes. Certes, il y en a parmi les agresseurs. On les cerne assez vite, car ils ont des problèmes de rébellion à tous les niveaux. Ils commettent d'autres méfaits, se mettent systématiquement en marge des communautés. Ces jeunes impulsifs, agressifs, développent des comportements harcelants, mais ils ont aussi, et surtout, de faibles compétences sociales et, souvent, s'inscrivent dans une trajectoire d'escalade assez rapidement sanctionnée par le système. Il est alors aisé de ne leur trouver aucune excuse. Et même si ces jeunes sont effectivement en souffrance, cela ne sera pas

La majorité des harceleurs sont des jeunes parfaitement adaptés.

perçu, ni retenu. Ils se mettront hors-jeu d'eux-mêmes.»

Or, ces cas sont minoritaires. «La majorité des harceleurs sont des jeunes parfaitement adaptés, poursuit le professeur, souvent bien éduqués, au point que leurs parents disent ne pas les reconnaître dans certains faits décrits. Ces enfants ou adolescents ont une vision très claire du bien et du mal, ils sont capables d'adaptation, respectueux avec leurs enseignants. Ils ont donc délibérément choisi de désactiver leur empathie envers une personne ou un groupe, pour prendre le pouvoir.» ...

... Un glissement qui agit comme une drogue dure pour un individu, même s'il n'ignore pas que son comportement est cruel ou inapproprié.

C'est le cas de Noam, 16 ans, qui a échappé de peu aux sanctions disciplinaires quand son groupe d'amis a insulté et harcelé trois jeunes filles. L'adolescent est pourtant décrit par sa mère comme souriant, facile à vivre et gentil avec ses frères et sœurs. Un gamin sportif, doué à l'école et entouré d'amis, mais qui s'est laissé entraîner dans la spirale du harcèlement, avant de faire un pas de côté. «Quand on entre dans l'enseignement secondaire, se faire une bande de potes, c'est la survie, raconte-t-il. C'est la jungle, le collège. Au début, c'était plutôt marrant, ce n'étaient que des piques, des moqueries et des petites provocations avec un groupe de trois filles. Mais le ton est monté, jusqu'au jour où j'ai prétexté un truc à faire pour ne pas passer la pause de midi en leur compagnie. Ça tournait aux insultes. Un de mes potes a même empoigné une des filles. Je trouvais que ça tournait mal, mais je ne me suis pas opposé à leurs attitudes. Avec le recul, je ne sais pas vraiment expliquer pourquoi. Je n'ai pas protesté, je suis resté là, parfois à ricaner, alors que j'étais mal à l'aise.»

Le harcèlement entraîne un sentiment de pouvoir qui devient une drogue dure.

«Les comportements agressifs sont les plus répandus chez les plus petits.»

«Quand elles ont porté plainte à la direction de l'école, qu'elles ont montré certaines captures d'écran sur le WhatsApp de la classe, je n'ai pas été pointé parmi les meneurs du mouvement, mais je me suis clairement senti coupable d'avoir laissé faire, poursuit Noam. J'ai clairement eu peur de ne plus faire partie de cette bande de mecs "cool". Depuis, j'ai changé d'école, mais quand j'entends parler de harcèlement, je ne peux pas m'empêcher de penser à ces filles qu'on s'amusait à faire pleurer...»

Comment un adolescent a priori «sans histoires» peut-il se laisser aller jusqu'à en maltraiter d'autres? «Le pouvoir est une émotion grisante, une drogue puissante, décrit Benoît Galand. Un enfant ou un adolescent confronté à cette sensation sera toujours tenté de reproduire ces comportements pour la ressentir à nouveau. Le sentiment de puissance, et le mauvais usage qu'on en fait, n'est certainement pas propre au milieu scolaire. On en voit les effets sur certains chefs d'entreprise, ou des chefs d'Etat, d'ailleurs.»

Le piège du renforcement précoce

Sur YouTube, dans une série de capsules sur le harcèlement produites par la FWB, Laurence Mesnil, directrice de l'asbl Bienveillance à l'école, évoque le «piège du renforcement précoce». Un syndrome aussi appelé *behavior trap*, en anglais. Ce concept de psychologie comportementale et d'analyse appliquée du comportement (ABA) veut qu'une action, même inappropriée, est renforcée par celui qui la pose, à cause des conséquences immédiates qu'elle génère, rendant la correction ou la modification de ce comportement difficile par la suite. «Un piège qui s'observe dès le plus jeune âge, décrit la psychologue. Quand un enfant à qui on demande de ranger ses jouets pique une crise et que ses parents rangent à sa place, l'idée que la colère est un outil pour obtenir ce qu'il veut dans la vie peut grandir chez cet enfant. Plus le phénomène se répète, plus il éprouvera des difficultés, même à l'âge adulte, à régler ses conflits autrement que par les cris et la colère.»

A l'adolescence, ce syndrome de renforcement précoce est d'autant plus dangereux que les codes de popularité, dès les premières années du secondaire, reposent sur des valeurs éminemment éphémères. Les élèves populaires misent sur leur capital physique, une attitude



blasée et une occupation active de la sphère sociale, à un moment de la vie où sont très peu valorisées des valeurs comme la discipline, la maturité ou la capacité à se projeter. Ces jeunes reconnus et valorisés de longues années sans avoir développé de compétence sociale, nourrissent une illusion de maîtrise et de pouvoir sur le groupe, qui peut faire d'eux des adultes incapables de dépasser leur ego. Ces profils se construisent sur des fondations amenées à se craqueler en cas de modification de leur environnement social.

«L'adolescence est une période spécifique dans nos vies modernes, rappelle Benoît Galand, où les individus sont encore encadrés comme des enfants, n'ont que très peu de responsabilités, mais évoluent de plus en plus hors du regard de leurs parents et de leurs enseignants. Ils développent leur propre culture, leurs rapports de force... C'est une période sauvage et solitaire. Or, bien que prendre des distances avec l'autorité parentale s'avère essentiel, les adultes restent les garants du vivre-ensemble et leur regard reste fondamental.»

Le jeune peut mettre en place un système mental de renforcement et d'excuses pour justifier son dysfonctionnement: de la minimisation à la victimisation, en passant par le déni. Parfaitement conscient des codes, il peut alors être capable de manipulation pour échapper aux sanctions et ne pas se faire exclure du groupe. Or, c'est précisément en l'absence de réaction ou de sanction des adultes que ce *behavior trap* se renforce et peut amener à la construction de modèles de comportement qui en feront un manager tyrannique, un partenaire harcelant ou un adulte violent.

Changer de paradigme

Ces ados mal encadrés ne deviendront évidemment pas tous des adultes toxiques. «Le pic de comportements harcelants dans la société ne se produit pas à l'adolescence. La fréquence des cas de harcèlement baisse de manière régulière au long de la vie des individus. Ainsi, les comportements agressifs sont les plus répandus chez les plus petits. La vie en groupe, en société, est un apprentissage de moins en moins travaillé entre le début et la fin du parcours scolaire des enfants. Or, il est nécessaire d'être éduqué à la socialisation. Au fur et à mesure qu'on en apprend les codes, les enjeux et les conséquences, les tentatives



BELGA

de s'approprier le pouvoir en maltraitant les autres diminuent», tempère Benoît Galand. D'autant qu'un jeune (ou un adulte) qui maltraite ses semblables sera craint, parfois populaire, mais pas toujours apprécié et, généralement, en est conscient...

«D'où l'importance d'éduquer les enfants à l'autonomie sociale, ajoute le professeur à l'UCLouvain. De renforcer un enfant dès le plus jeune âge dans ses bons comportements: quand il est généreux, soucieux des autres, empathique...» Ou chez les adolescents, de leur confier des responsabilités positives. Comme dans la classe de 3^e secondaire de Mme Bernard, enseignante à Molenbeek, où un projet d'aide à un foyer d'enfants du juge a été mis en place: «Nous avons "*challenge*" les adolescents sur la manière d'aider les enfants. Ils sont en compétition, mais c'est à celui qui trouvera le meilleur projet pour accompagner ces petits bousculés par la vie. Au-delà des ateliers, des jeux et des récoltes de dons, j'ai constaté que les conflits dans la classe ont diminué de manière drastique. Bien souvent, ils y trouvent une valorisation avec laquelle ils sont bien plus alignés qu'avec leurs petites querelles d'ados. L'élève le plus visible est désormais celui qui a les comportements les plus adaptés et les plus empathiques. Je n'imaginais pas que la bienveillance puisse rayonner à ce point dans un groupe de cet âge-là», exprime l'enseignante avec fierté. ●

L'adolescence est une période sauvage et solitaire mais durant laquelle les adultes restent les garants du vivre-ensemble.